

PRETRE AUTREMENT : JOURNALISTE ET PSYCHANALYSTE.

Rédacteur en chef à la Cinquième - récemment nommé responsable de l'unité Événements - après être passé à France Inter, au journal de TFI et France 2, Daniel Duigou est aussi psychologue-psychanalyste, en ville et à l'Hôpital Paul Brousse de Villejuif. Il a été ordonné prêtre en septembre 1999, à Amiens. Une ordination remarquée par les médias. Nous reproduisons ici l'entretien publié dans *l'Actualité des religions de février 2001*, tel qu'il est offert par le site web de Jonas.

Perché au cinquième étage d'un petit immeuble situé dans un vivant quartier de Paris, l'appartement où Daniel Duigou réside la moitié de la semaine - il est le reste du temps dans sa paroisse d'Amiens - est aussi son cabinet d'analyste. Plancher au sol, poutres au plafond, murs et mobilier clairs. L'ambiance est simple et chaleureuse. Comme l'accueil que me réserve mon hôte. Nous nous installons dans son salon-salle d'attente. Là, lové dans un canapé, l'analyste a accepté de raconter son parcours. Sans théorie ni jargon. Simplement à titre de témoignage.

Vous avez été ordonné prêtre à cinquante et un ans. Pourquoi avoir tant attendu ?

Mon envie d'être prêtre est ancienne. A vingt ans, je me suis présenté au séminaire des Carmes, à Paris. Avec le directeur, nous avons alors décidé que j'irai d'abord à la fac. J'ai ainsi commencé mes études d'économie. Ensuite, j'ai sans cesse retardé mon entrée au séminaire. Non parce que je ne croyais plus, mais parce que je découvrais tant de choses dans ma vie d'étudiant, que je voulais toujours en vivre plus et apprendre davantage. Je n'avais pas envie de sortir du monde. Or, j'avais l'impression que le séminaire m'enseignerait un monde qui n'existe pas. Un monde qui répond surtout à des appétits de pouvoir institutionnel et à des angoisses existentielles.

Et finalement, vous n'êtes jamais entré au séminaire.

Non. Mais pour moi la vie est un séminaire. Je suis devenu journaliste, analyste et je continue ces deux activités. C'est ma façon de chercher à mieux comprendre et mieux participer à l'aventure humaine. Pour mieux dire et mieux annoncer Dieu, ce qui est la mission du prêtre. Mais vers quarante et quelques années, je me suis quand même dit: 'Si être prêtre est la clef de voûte de ta vie, il serait temps d'y aller'.

Que s'est-il alors passé ?

J'ai fait part à Mgr Gaillot de ma volonté de devenir prêtre. Quand il a été mis à la porte de l'évêché d'Evreux, il m'a orienté vers Mgr Noyer, l'évêque d'Amiens, qu'il connaissait car ils appartenaient à la même région apostolique. Mgr Noyer m'a répondu qu'il était prêt à m'accepter si son diocèse était d'accord. Il m'a donc invité à me faire connaître. Et c'est après avoir consulté des laïcs et des prêtres qu'il a décidé de m'ordonner. Le jour de l'ordination, il m'a demandé de continuer mes deux activités, dans l'intérêt d'une Église dont la mission est d'être parole au cœur du monde.

C'est vrai que le cumul des fonctions de journaliste, psychanalyste et prêtre n'est guère courant.

Pour ma part, j'ai toujours fait plusieurs choses en même temps. En 1968, pendant mes études d'économie à Nanterre, je collaborais à la rédaction du Journal *Le Monde*. En même temps, j'étais responsable national à la JEC. Nous étions alors en pleine réflexion sur le thème des rapports entre Église et politique. J'étais aussi bénévole à SOS Amitié, où je passais des nuits à faire de l'écoute téléphonique. Pour cela, je suivais une formation avec une psychiatre-psychanalyste. Ce fut la première marche à ma formation d'analyste. Mais dans le fait d'être journaliste, psychanalyste ou prêtre, il faut d'abord voir en moi un croyant. C'est-à-dire quelqu'un qui croit en la vie, qui l'aime et qui veut la vivre à fond.

Mais croire en la vie, n'est-ce pas déjà une démarche religieuse ?

Peut-être. Mais je suis d'abord un homme qui a envie de vivre. Car, tout en éprouvant la difficulté de vivre, je veux la dépasser pour vivre mieux et plus. C'est dans cette problématique que j'ai rencontré celle de l'existence de Dieu, et la question de la mort et résurrection du Christ.

C'est-à-dire ?

J'ai été un enfant en danger, psychologiquement. Cela s'est manifesté par une dyslexie quand j'avais quatre, cinq ans. J'en suis sorti grâce à un homme et une femme. J'ai cru en leur parole parce qu'elle était en accord avec leurs gestes de praticiens. C'étaient des gestes de Foi car ils croyaient que je pouvais m'en sortir. Ils étaient des paroles d'amour que j'identifiais comme venant de Dieu. Cet homme était notre médecin de famille et cette femme une rééducatrice de l'Hôpital. Necker. Tous deux m'ont transmis une parole d'amour incarnée.

Mais, en quoi cette parole est-elle parole de Dieu ?

Parce que je crois reconnaître dans mon expérience, celle que les Hébreux ont faite et qui les a conduits à nommer Dieu. Le Dieu de la Bible est parole. Et cette parole délivre, fait naître, rend possible. On le voit avec Abraham, à qui Dieu dit : 'mets-toi en marche pour découvrir une terre nouvelle'. Puis avec Moïse, à qui Dieu commande : 'Sors du joug de Pharaon, avec ton peuple. Il y a une terre qui t'est promise'. Par cette expérience politique et humaine, les Hébreux ont rencontré Dieu. Personnellement, J'ai d'abord rencontré des hommes et des femmes qui ont eu une parole qui m'a délivré. Alors, comme les Hébreux, je me suis demandé d'où venait cette parole, et je l'ai ensuite nommé : Dieu. Et cette expérience, c'est l'amour. Car c'est l'amour qui nous permet de faire bouger les choses. De vivre avec les autres. On devient alors quelqu'un d'autre. À l'image de Dieu. C'est dans cette expérience fondamentale que je comprends que Dieu me parle, que le message de Dieu est : 'Vis'. Personnellement, je n'ai pas adhéré à un concept, mais j'ai entendu une parole qui délivre.

Et depuis, vous n'avez jamais cessé de croire ?

Non. Ma foi a été élaborée et réélaborée au cours de ma vie, mais sans que jamais je ne cesse de dire : Je crois. Jamais elle ne s'est réduite à quelque chose de culturel. Car, j'y reviens, la foi a été pour moi une question de vie ou de mort. Dès lors, la clef de voûte de ma vie a toujours été de vivre et de dire cette parole qui libère. D'où mon désir d'être prêtre. C'est-à-dire d'être par les sacrements signe de la résurrection. Car, j'ai découvert tout gamin que c'est en faisant en sorte que les autres prennent la première place, que je trouvais le sens de ma vie.

N'étiez-vous pas alors dans le scénario du sacrifice ?

Rétrospectivement, je pense que la question n'était pas réglée dans ma tête de petit garçon. J'ai compris depuis qu'il ne s'agit pas de se priver de vivre et de chercher un plaisir dans la souffrance, mais de faire en sorte que l'autre puisse vivre, sans se nier pour autant. C'est en faisant en sorte que l'autre existe que je me mets moi-même à exister.

Mais pour pouvoir donner la première place à l'autre, ne faut-il pas d'abord être bien assuré de la sienne ?

Il faut surtout passer par une mort symbolique. Le nouveau-né se vit comme le centre du monde, tout puissant. L'autre n'existe pas. Lui donner une place, c'est abandonner la toute puissance. C'est une épreuve majeure, une mort. Cette dynamique me permet d'entrer et de comprendre celle de la mort et de la résurrection de Jésus.

La foi est donc le dénominateur commun de vos trois fonctions.

Oui. Les trois supposent de vouloir faire bouger les choses. Si la liberté absolue n'existe pas, du moins sur cette terre, on peut néanmoins faire une certaine expérience de la liberté en déplaçant les choses. Mais pour cela, encore faut-il croire que c'est possible. J'ai voulu être journaliste parce que je crois que la liberté de penser passe par la liberté de l'information. En tant qu'analyste, je crois que la cure conduit l'analysant à une guérison. Comme prêtre, je crois que le Dieu de la Bible, qui est un Dieu caché, interpelle l'individu dans les événements de sa vie, en l'appelant à vivre dans son histoire l'histoire de la libération de l'homme.

Revenons encore un peu sur votre parcours.

En mai 1968, le fossé entre ce que je vivais sur le campus et les compte rendus qu'en faisait la presse m'était insupportable. Le mouvement des étudiants voulait attirer l'attention des Français. Mais au lieu de le dire et de l'expliquer, les médias en restaient délibérément à la description des batailles rangées dans la fac : rien que des images d'un grand bordel ! Ce qui revenait à soutenir le système. Or, le journaliste doit d'aller au-delà des apparences et faire comprendre. C'est pour cela que j'ai choisi de faire ce métier. Pour observer les mécanismes et pour pouvoir dire le sens. C'est ma façon à moi, là où je suis, d'essayer de faire bouger les choses au plan collectif.

Et sur le plan individuel.

À SOS Amitié, j'ai découvert à quel point l'inconscient nous détermine. Il fait de nous des marionnettes, nous ampute de la possibilité de la liberté. J'ai eu envie d'aller plus loin dans cette connaissance de l'inconscient. J'ai donc fait une analyse et puis je suis devenu analyste. Car, pour moi, la vie n'a de sens que si demain je peux être différent. Cette démarche-là est fondamentalement une démarche de foi. Parce que Dieu est demain. Il est cette possibilité que demain soit meilleur. Dommage que l'Église présente souvent la foi comme quelque chose qui est tourné vers le passé, qui refuse le changement, la nouveauté, l'aventure.

Par exemple :

Les demandes de baptême pour adultes. En caricaturant, je dirais que le danger serait de faire du futur baptisé un singe savant. Comme si on lui disait : 'si tu veux être baptisé, voilà ce qu'il faut dire et comprendre'. C'est une façon de soumettre les êtres à un savoir. C'est d'autant plus incroyable et inacceptable que Jésus ne cesse de mettre en cause cette attitude. Quand le savoir se substitue à la foi, il permet d'asseoir un pouvoir. Reste qu'aujourd'hui ça ne marche plus.

L'Église vous a-t-elle facilement accepté, en tant qu'analyste et en tant que journaliste ?

L'Église redoute - et surtout a redouté - les médias et la psychanalyse comme si elle redoutait la liberté. Or, paradoxalement, l'Église d'Amiens m'a appelé en connaissance de cause. Cette ordination est en fait un signe de liberté de la part de ce diocèse. J'y vois quelque chose de nouveau et de prophétique.

Et comment votre ordination est-elle ressentie dans le milieu de la psychanalyse ?

Après tous les articles parus dans la presse à la suite de mon ordination, j'ai reçu une vingtaine de lettres de psy qui veulent me rencontrer pour parler de la pratique analytique et de la foi. On m'a aussi sollicité pour un colloque sur la pratique psychanalytique à la Sorbonne. Le service de soins palliatifs de l'Hôpital Paul-Brousse m'a également demandé de m'associer à ses travaux. Ces trois exemples prouvent que les choses changent. J'ajouterais aussi que, mise à part une personne, je n'ai pas eu de réticence de la part de mes patients.

Qu'un psy devienne prêtre, cela pose la question de la sexualité. Si celle-ci tient une place centrale dans la psychanalyse, l'Église, elle, la nie, du moins pour ses clercs.

Le danger n'est pas qu'elle la nie mais qu'elle s'en serve de façon perverse.

Carrément ?

Le pervers est quelqu'un qui jouit d'imposer sa loi. Il y a quelque chose qui pourrait aujourd'hui être de cet ordre dans le fait d'imposer le célibat pour devenir prêtre. C'est comme une clef institutionnelle, pour soumettre l'individu à une loi. Le célibat peut être une réponse à Dieu dans l'histoire d'un individu. Mais qu'il soit érigé en tant que règle pour accéder à la prêtrise, il y a pour moi un risque de dérive. Plutôt que de nier la sexualité, c'est une façon de s'en servir, de prendre l'individu à un niveau essentiel pour mieux le soumettre. Les conditions étaient sans doute différentes dans la société dite 'sacrée' du Moyen Age. Mais ce qui était signe hier ne l'est plus forcément aujourd'hui. Seul le célibat libre redeviendra un signe. Or il s'agit bien d'être signe aujourd'hui. Que notre vie soit une parole qui renvoie à l'autre parole, la parole de Dieu.

Je vous sens parfois en colère contre l'Église, vous venez pourtant de vous y engager comme prêtre.

Oui, mais l'Église ne se réduit pas à l'institution. L'Église, c'est d'abord cette parole vivante, le Christ ressuscité. Or, l'institution a tendance à se prendre pour le Christ. Il s'agit qu'elle redevienne une parole qui a un sens aujourd'hui. En critiquant l'institution je veux, comme tout chrétien responsable de la parole, dénoncer ce qui me semble des violences inacceptables et contraires à l'Évangile. Mais surtout, c'est une façon d'exprimer mon désir que l'institution soit aujourd'hui parole de Dieu. C'est faire un acte libre. Ne pas entrer dans le piège d'une hiérarchie qui soumettrait par la peur les individus à son diktat. L'Évangile est précisément annonce de liberté, et ce n'est qu'en étant libre que l'on peut annoncer la résurrection. La liberté est signe de la résurrection.